

ment en avant, le couteau levé. Je sentis que le terrain descendait tout doucement; René devant moi, tenait une de mes mains, me tirant de son mieux. Mes genoux et mes pieds nus s'écorchaient et saignaient sous les égratignures douloureuses des épines sauvages, mais l'idée de sauver René, d'échapper aux noirs, me donnait un courage, une force surhumaine. Les lianes entrelacées, sous lesquelles nous nous traînions, semblèrent se soulever d'elles-mêmes, bientôt elles formèrent sur nos têtes un berceau de verdure, le sol devint uni, velouté, nous descendions une pente douce et gazonnée, le talus du ravin; au-dessus de nous, un fouillis inextricable de hautes cannes maronnes encore vertes, des buissons entremêlés d'aubépines et de mûriers sauvages, nous offraient un asile impénétrable. Nous étions au fond du ravin. Une longue sécheresse nous en avait rendu le séjour possible.

Je me redressai sur mes genoux. Pierre couché à plat, l'oreille collée au sol, écoutait. Tout à coup le fidèle esclave tressaillit, il se redressa d'un bond et levant son long couteau, comme pour frapper, se planta devant moi. René bondit à mes côtés, l'interrogeant du regard.

“Maîte! maîte! dit-il à voix basse, nous zote perdis! yé traqué nous!” Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines.

Le bruit de pas précipités, assourdis par la distance et l'épaisseur du fourré, retentit à nos oreilles; une pâle lumière, celle de nombreuses torches de résine, éclaira faiblement le fond du ravin. Je sentis le froid du fer sur ma tempe, René y avait appuyé la gueule de son pistolet. Je le regardai avec angoisse, dans ce moment suprême il était pâle mais résolu. De l'autre main il me montrait l'autre pistolet: je compris que celui-là, c'était pour lui. A genoux, mes longs cheveux épars, tout entremêlés de feuilles sauvages, les yeux fixés au ciel, j'invoquais l'Être Suprême. Rien ne pouvait nous sauver, la mort nous couvrirait